

Chapitre XV

A. HALLAIRE

LES PRINCIPALES PRODUCTIONS

Le mil, le coton, le riz, l'arachide.

Les habitants de l'ensemble régional examiné ici se consacrent à l'agriculture et à l'élevage. Leur activité donne lieu à une production importante, dont une part est auto-consommée, une autre part fait l'objet d'un commerce régional très vivant, une troisième enfin est exportée à l'étranger ou envoyée au sud du Cameroun.

Nous limitant aux principaux produits, nous examinerons tout d'abord, le mil, puis les trois cultures qui ont été développées au cours de ces dernières décennies en vue de la vente, coton, riz et arachide.

LE MIL

Située entre les neuvième et onzième parallèles, et entre les isohyètes de 1 000 et 700 mm, la région étudiée ici se trouve au cœur de la zone de céréaliculture, et plus précisément de la zone de culture du sorgho.

Le mil est la nourriture de base de la population ; il sert en outre à faire la bière qui est largement consommée par les populations non islamisées, et joue un rôle important dans leur vie sociale et religieuse. Quel que soit l'intérêt suscité depuis quelques années par les cultures commerciales, il reste donc au cœur des préoccupations des paysans. C'est en fonction de lui que sont élaborés les systèmes agricoles. Chez les païens, il est le pivot autour duquel gravitent les rites agraires et les greniers à mil occupent une place centrale dans les enclos familiaux.

Les champs de mil constituent l'élément dominant des paysages agricoles. D'après une enquête statistique faite en 1960 sur la partie du Cameroun comprise entre la Bénoué et le lac Tchad (MARTICOU et AUDEBERT, 1972), le mil était alors cultivé – souvent en association avec d'autres plantes – sur 91 % des superficies exploitées. Il conserve aujourd'hui encore et de très loin une place prééminente, même si ce rapport est sensiblement moins élevé du fait de la progression des cultures commerciales.

En 1970, les services agricoles évaluaient, pour le Nord-Cameroun, les superficies cultivées en mil à 440 000 ha, la production à 330 000 tonnes, le rendement moyen à 750 kg/ha. Dans notre zone d'étude, la quantité de mil produite dépasse en année normale les besoins, pourtant importants car les populations à nourrir sont

nombreuses et les prélèvements pour faire la bière représentent un fort tonnage. A l'exception des secteurs montagneux surpeuplés qui doivent compléter leurs récoltes par des achats, la région dans son ensemble est exportatrice de mil, et envoie ses excédents vers le sud de la Bénoué et au Tchad (COURT, 1965).

Cette situation favorable peut être imputée à deux facteurs. D'une part la présence des sols propices et variés donnant des rendements satisfaisants et permettant la culture de nombreuses sortes de mils, d'autre part les qualités paysannes des populations qui ont su tirer parti de la diversité des milieux physiques en adoptant ou en sélectionnant sur place les variétés les mieux adaptées. La multiplicité des formes cultivées est en effet un des traits originaux de la céréaliculture de cette région. Nous nous appuyerons pour les décrire sur la classification adoptée par les Foulbé (1).

Mils de saison des pluies et mils de saison sèche

Le fait le plus marquant est la présence de deux grands groupes de mils, ceux de saison des pluies et ceux de saison sèche. Les premiers suivent le cycle habituel des cultures pratiquées à cette latitude : semés à l'arrivée des pluies entre avril et juin, ils sont récoltés à la fin de la saison pluvieuse ou au début de la saison sèche. Les seconds sont cultivés sur des sols à texture argileuse, appelés « Kare » (sing « karal ») en fulfuldé. Ils se présentent parfois en culture de décrue. Semés en pépinière, ils sont repiqués à la fin de la saison des pluies et mûrissent en saison sèche, utilisant pour leur croissance les réserves d'eau retenues dans le sol.

Alors que les mils de saison des pluies, auxquels conviennent la majorité des sols, sont cultivés dans toute la région, la culture des mils de saison sèche est conditionnée par la présence des kare, c'est-à-dire des vertisols lithomorphes ou hydromorphes ; les premiers, formés sur roches grenues, sont situés sur des interfluves aplanis, les seconds, sur matériaux alluviaux, occupent des dépressions périodiquement inondées par les eaux de pluie ou les déversements de fleuves. Ces deux types de vertisols sont imbriqués avec d'autres sols sur une grande partie de la plaine, mais sont absents de la région montagneuse des Mandara y compris des hauts-plateaux encastrés entre les zones accidentées. C'est donc uniquement dans les plaines que les mils de saison sèche peuvent être cultivés et cette possibilité est un de leurs meilleurs atouts.

Avec leur cycle cultural décalé par rapport aux autres cultures, ces mils présentent en effet l'intérêt de ne réclamer la main-d'œuvre paysanne qu'après la période de grosse activité agricole. Ils permettent ainsi un certain étalement des travaux, or l'on sait que la concentration des activités pendant les quelques mois de saison pluvieuse est le principal handicap dont souffre l'agriculture à cette latitude.

Les mils de saison sèche sont des sorghos se rattachant à deux grands groupes, dénommés en fulfuldé « mouskwari » et « babouri », et comprenant chacun de nombreuses variétés. Le *mouskwari* (*Sorghum durra*), introduit au Cameroun par les Foulbé est le plus répandu. Il est repiqué fin septembre, récolté en février. L'aire d'extension du *babouri* (*Sorghum caudatum*), beaucoup plus réduite, coïncide avec celle du groupe ethnique des Toupouri, qui le cultivent traditionnellement sur les dépressions argilo-sableuses de leurs terroirs. Il est repiqué en août, récolté en janvier, soit un mois plus tôt que le mouskwari. Mordant davantage sur la saison des pluies, il se contente de sols ayant un pouvoir de rétention de l'eau moins

(1) Dans bien des cas, notamment pour les mils de montagne que ne cultivent pas les Foulbé, cette classification est imprécise. Elle est toutefois préférable à la distinction entre sorgho blanc et sorgho rouge souvent adoptée par les auteurs français, la couleur des grains n'étant jamais significative dans ces régions.

Les principales productions

élevé. Il tend actuellement à perdre du terrain au profit du coton et du mouskwari (cf. chap. précédent).

Le mouskwari est au contraire en progression rapide. Malgré son intérêt, il est assez peu cultivé avant 1950, et presque uniquement par les Musulmans. Quelques groupes païens (Guiziga, Moundang) avaient commencé à l'adopter vers 1940. Le développement des cultures commerciales, surtout le coton, accaparant une partie des terres et du temps auparavant consacrés aux mils de saison des pluies, devait entraîner une forte extension du mouskwari. Au cours de ces vingt dernières années de très nombreux défrichements ont pu être observés sur tous les kare disponibles qui sont devenus les terres les plus recherchées des agriculteurs. Le mouskwari occupe maintenant une place prépondérante dans les plaines de cette région. En 1970, les services agricoles estimaient que le mil de saison sèche représentait 40% de la production céréalière totale du Nord-Cameroun.

Les techniques culturales

Les techniques utilisées pour la culture du mil sont restées très traditionnelles, le travail à la charrue étant encore essentiellement limité aux champs de coton.

Pour les mils de saison des pluies, les défrichements sont pratiqués de façon sommaire. Les semis se font rapidement, en poquets disposés irrégulièrement plus ou moins serrés suivant la nature du sol. Chez les païens, des plantes secondaires sont fréquemment associées au mil : haricots, sésame, gombo, oselle de Guinée, arachide. Les sarclages sont effectués à la houe à raison de deux ou trois passages au cours de la saison. Une rotation avec le coton ou l'arachide, est couramment adoptée. L'engrais est rarement employé, sauf à proximité des habitations, et c'est la mise en jachère qui assure normalement la reconstitution des sols ; une baisse importante du rendement, la prolifération de *Striga senegalensis*, plante parasite indicatrice de l'épuisement du sol, déterminent le paysan à mettre sa terre au repos pendant quelques années. On trouve toutefois des champs de mil permanents autour des habitations et dans les secteurs montagneux à forte densité.

La culture du mouskwari réclame des techniques fort différentes. Le terrain est préalablement débarrassé totalement de sa végétation. Les plants sont repiqués dans des trous creusés à l'aide de pieux et remplis d'eau : long et pénible travail nécessitant une abondante main-d'œuvre, et pour lequel les musulmans font souvent appel à des salariés. Les travaux d'entretien sont par contre assez réduits, les sarclages sont inutiles. Lorsque le grain mûrit, il est fortement exposé aux dégâts causés par les oiseaux, et des guetteurs chargés de les effrayer se postent parfois dans les champs. Ceux-ci pour cette raison, sont toujours regroupés, formant de vastes étendues dont le vert contraste en saison sèche avec la brousse avoisinante brûlée par le soleil. Le mouskwari peut être cultivé de longues années de suite sans épuiser le sol : d'après l'enquête agricole faite en 1960, plus du tiers des parcelles étaient exploitées depuis plus de 10 ans, et pouvaient être considérées comme permanentes, contre 10% seulement pour les champs de saison des pluies situés en plaine (1). Le plus souvent, le mouskwari revient chaque année aux mêmes emplacements, mais il peut alterner avec le coton sur certains vertisols lithomorphes assez bien drainés.

Au niveau de l'exploitation, chaque famille cultive simultanément plusieurs parcelles de mils de saison des pluies, réparties entre ses membres actifs, tandis que

(1) MARTICOU (H.) et AUDEBERT (B.), 1972.

Mil et sorgho



29. En fin de saison agricole, les champs de petit mil ou de sorgho, cachant les terrasses et isolant les habitations, couvrent toutes les montagnes (massif Moudoukoua, Mafa). (Cliché J. BOUTRAIS).



30. Panicules de sorgho entassées sur le séchoir, avant le battage; l'assurance de manger à sa faim... (massif Podokwo). (Cliché J. BOUTRAIS).

le mouskwari se présente sous forme d'un seul grand champ. L'enquête précitée indique que la surface moyenne des parcelles est de 46 ares pour les mils de saison des pluies et de 135 ares pour le mouskwari. Mais on remarque que les nouveaux champs de mouskwari, et particulièrement ceux qui sont défrichés par les païens, ont des dimensions plus modestes : c'est là un des indices de la compétition qui s'exerce actuellement sur les kare, devenus des terres rares auxquelles le cultivateur n'accède plus que difficilement. Depuis quelques années, de nombreux mouvements migratoires sont le fait de paysans en quête de karal, et certains n'hésitent pas, pour en trouver, à franchir les limites de leur aire ethnique.

Le développement du mouskwari a transformé la physionomie agricole des plaines de la région et a facilité l'essor de la production cotonnière : mais il ne peut plus désormais se poursuivre au même rythme, car l'on approche du terme où toutes les réserves de kare disponibles vont être mises en valeur.

La diversité des mils de saison des pluies

Les mils de saison des pluies, qui assuraient traditionnellement l'essentiel de la subsistance des populations, sont donc destinés à conserver une place importante dans la production vivrière. Il s'agit surtout de sorgho, mais les mils pénicillaires sont également représentés. La diversité des milieux physiques, notamment des sols, le cloisonnement en nombreux groupes ethniques ayant chacun sélectionné au cours des âges ses propres variétés, ont conduit à une multiplication extrême des sortes cultivées : une prospection récente (1) ne décompte pas moins de 1 530 espèces de sorghos pour les trois départements du Margui-Wandala, du Diamaré et du Mayo-Danay, ce chiffre ne tenant pas compte du véritable pullulement que l'on peut déceler en zone montagneuse.

LES SORGHOS DE PLAINE

Les sorghos cultivés en plaine en saison des pluies peuvent se partager en deux catégories : les sorghos précoces et les sorghos tardifs ; les premiers, à cycle végétatif relativement court, sont récoltés en septembre ou octobre, les seconds, à cycle plus long, mûrissent plus tard et sont récoltés en novembre et décembre.

Les sorghos précoces peuvent être rangés, pour la plupart, dans le groupe appelé *djigari* en fulfuldé (Sorgho caudatum, ss caffra). Ce sont des sorghos rouges à panicule compacte. Semés en juin, ils sont récoltés fin septembre ou début octobre. Ils donnent de bons rendements (800 à 1 000 kg/ha) sur les terrains bien structurés, limoneux ou sablo-argileux mais s'adaptent à de nombreux types de sols. Très proches d'eux botaniquement, des sorghos blancs, « *boulbassiri* », sont cultivés sur les mêmes sols et dans les mêmes conditions. Les uns comme les autres ont sous l'épicarpe une couche brune inséparable de la farine qui donne à la boule une teinte rouge foncée. Les Foulbé qui n'apprécient que médiocrement cette boule brune adoptent de préférence d'autres variétés précoces, notamment un sorgho blanc dit « *walaganari* » (également S. caudatum, ss caffra). Il existe d'autre part des variétés hâtives récoltées dès le mois d'août ou du début de septembre (« *damougouri* », « *makalari* »), encore peu répandus, mais que les services agricoles s'efforcent de diffuser. Elles sont cultivées près des habitations, ou sont parfois semées dans des bas-fonds qui peuvent être utilisés après la récolte pour une culture dérobée telle que le tabac ou la patate douce.

Les sorghos à cycle végétatif plus long se regroupent pour la majorité d'entre eux

(1) MARATHE (J.P.), 1970.

sous le terme fulfuldé de « *yolobri* », mais appartiennent à de nombreux groupes botaniques : *Sorghum guineense*, *Sorghum notabile*, *Sorghum membranaceum*, etc. Leur panicule est lâche ; leurs grains sont généralement blancs, parfois rouges ou roses, et ne présentent pas de couche brune. Ils donnent des rendements plus faibles et sont plutôt moins exigeants sur le plan pédologique que les sorghos hâtifs, mais ils ont besoin d'une saison des pluies plus longue.

C'est pourquoi la répartition géographique des deux groupes de variétés, précoces et tardives, dépend en premier lieu de la pluviométrie, donc de la latitude. Au nord on trouve exclusivement des sorghos précoces, l'arrêt des pluies dès le mois de septembre gênant la maturation des *yolobri*. Ceux-ci apparaissent à la latitude de Maroua et prennent progressivement de l'importance vers le sud. Leur limite septentrionale tend actuellement à reculer vers le sud à la suite de la diminution des pluies au cours de ces dernières années.

Sur la plus grande partie de notre zone d'étude on trouve donc simultanément, au niveau de chaque terroir et de chaque exploitation, les deux types de sorgho. La combinaison adoptée varie suivant le système agraire propre à chaque ethnie. Les agriculteurs réservent généralement aux sorghos précoces leurs meilleurs sols : d'une part les alluvions récentes exploitées en permanence situées le long des mayos, d'autre part les terres fertilisées proches des habitations, ce qui permet de mettre en liberté le petit bétail dès le mois d'octobre, une fois la récolte faite. La culture des *yolobri* a un caractère plus extensif : leurs champs se disséminent dans la brousse parmi les jachères. Il semble que la régression des mils de saison des pluies au profit du mouskwari et du coton se soit réalisée surtout à leurs dépens.

LES SORGHOS DE MONTAGNE

Les populations qui occupent les Monts Mandara cultivent de très nombreuses sortes de sorghos que les habitants de plaine englobent généralement sous la dénomination de « *tchergé* » ou « *tchergari* » (*Sorghum caudatum*). Ce sont des mils très rustiques, spécifiques des lithosols, s'accommodant mal au contraire des sols à texture fine. On les trouve toujours sur les arènes des pentes, et souvent sur les terres légères des plateaux et sur les colluvions de piémont. Leurs grains se caractérisent par leur dureté ; ils sont le plus souvent (70 %) de couleur jaune ou paille, mais il en existe de noirs, violets, rouges, roses et blancs.

Comme les sorghos de plaine, quoique de façon moins tranchée, ils se subdivisent en deux groupes suivant la longueur de leur cycle végétatif. Ceux qui couvrent la partie nord de la montagne et sa bordure orientale sont relativement précoces : semés en mai ou juin, ils sont récoltés en octobre. A partir de la latitude de Mokolo apparaissent des *tchergé* récoltés en novembre ou décembre, de plus en plus tard vers le sud à mesure que la saison des pluies s'allonge.

Sur le plateau et la partie sud des Monts Mandara, les sorghos de plaine sont également présents, et tendent à progresser aux dépens des *tchergé*. Les *djigari* sont fréquemment semés dans les aires villageoises ; les *yolobri* ou les *tchakalari*, introduits par les Foulbés, se substituent parfois aux *tchergé* tardifs, en particulier chez les populations qui s'islamisent.

LES MILS PÉNICILLAIRES ET L'ÉLEUSINE

Le mil pénicillaire (« *yadiri* » en fulfuldé, *Pennisetum typhoidum*) est ici au sud de sa zone d'extension normale, et ne représente qu'une faible part de la production céréalière. Ses rendements sont nettement inférieurs (400 à 600 kg/ha) à ceux du sorgho. Très peu exigeant, il se contente de sols pauvres, et réussit bien sur les terrains sableux très égouttés peu propices au gros mil. Il y alterne

fréquemment avec l'arachide. Il peut donc prendre une certaine importance lorsque ces sols couvrent de grandes surfaces. C'est le cas du sud du Mayo-Danay, et des zones occupées par d'anciennes dunes, notamment en pays toupouri.

Au nord-ouest des Monts Mandara, chez les Matakam, il alterne régulièrement avec le sorgho et recouvre intégralement tous les deux ans les pentes des massifs. Cette rotation a pour but de maintenir la fertilité du sol qui doit être cultivé en permanence du fait des hautes densités, et que cette culture moins exigeante met en semi-repos une année sur deux.

Il faut enfin mentionner l'*éleusine* (*Eleusine coracana*), qui sert, comme les mils, à faire la boule et la bière. Cultivée surtout en Afrique centrale et en Éthiopie, elle est ici à la limite occidentale de son aire d'extension africaine. Petite céréale robuste, on la trouve chez tous les montagnards, qui la cultivent en association avec le sorgho. Elle comprend des variétés hâtives et tardives choisies suivant le type de sorgho avec lequel elle est associée. Elle paraît avoir eu naguère un plus grand rôle et peut être considérée comme une plante-relique. Semée généralement par les femmes, qui la conservent dans leur propre grenier, elle est utilisée notamment pour des rites sacrificiels. Elle ne conserve une certaine importance sur le plan vivrier que chez deux groupes ethniques, les Hidé et les Bana.

**

Ces différentes catégories de mils dont disposent les agriculteurs réduisent les risques d'insuffisance vivrière dus aux irrégularités climatiques. Une mauvaise récolte de sorgho de saison des pluies peut être compensée, au niveau même de l'exploitation, par une production normale de sorgho de saison sèche, ou vice versa des compensations peuvent se faire également entre les récoltes de sorghos hâtifs et celles de sorghos tardifs, ou de sorghos et d'éleusine. D'autre part, ces divers mils n'ont pas les mêmes exigences pédologiques ; ils permettent une utilisation différentielle des divers types de sols, et une bonne adaptation aux données écologiques locales.

Une adaptation plus fine encore est obtenue par la présence de nombreuses formes domestiques à l'intérieur des grandes catégories recensées, ceci tout particulièrement chez les groupes païens très anciennement implantés, notamment chez les montagnards. Des enquêtes ont montré que ces sortes de mils sélectionnés sur place par des générations d'agriculteurs étaient celles qui donnaient localement les meilleurs rendements(1). Des variétés spéciales sont semées, parfois sur de minuscules surfaces, pour des raisons très précises : certaines parce qu'elles résistent bien à l'asphyxie sur les terrains inondés, d'autres parce qu'elles réussissent sur des sols épuisés où prolifère *Striga senegalensis* ; des mils aux grains amers ou garnis de poils, non comestibles à l'état naturel, sont placés dans les endroits fortement exposés aux dégâts des prédateurs, oiseaux ou grappilleurs humains.

Dans l'ensemble, bien qu'à des degrés divers suivant les groupes ethniques, les agriculteurs de la région se montrent d'excellents céréaliculteurs, sachant tirer le meilleur parti de leur milieu, compte tenu de l'état de leurs techniques. Les rendements obtenus, très inégaux suivant les types de mil, la valeur des sols, la répartition des pluies de l'année, se situent entre 400 et 1 000 kg par hectare, chiffres qui peuvent être estimés satisfaisants en culture traditionnelle.

Pourtant, après avoir été longtemps satisfaisantes, les récoltes tendent à devenir insuffisantes, et la région a dû récemment à plusieurs reprises importer pour

(1) GUILLARD (J.), 1965, p. 247.

assurer sa subsistance. Ceci s'explique dans une large mesure par la pluviométrie défectueuse de ces dernières années. Mais des causes structurelles entrent également en jeu : le recul des mils de saison des pluies ne peut plus être suffisamment compensé par l'extension du moussouari ; d'autre part des baisses de rendement en maints secteurs de plaine sont à imputer à une surexploitation des sols provoquée par le développement des cultures commerciales et par l'afflux des montagnards descendus de leurs massifs.

Le problème commence donc à se poser du développement de la production de mil. L'action en ce domaine des vulgarisateurs agricoles a porté jusqu'à présent essentiellement sur la diffusion de mils hâtifs sélectionnés à la station expérimentale de Guétalé et sur l'emploi de la charrue. Il serait en outre indispensable de donner aux cultivateurs des moyens de lutte contre les parasites et les maladies (rouille, charbon) qui s'attaquent au mil dans les champs et dans les greniers. Mais c'est surtout vers une intensification générale de l'agriculture que l'on s'oriente peu à peu. Dans les secteurs de plaine à forte densité, les techniques semi-extensives ne conviennent plus. Des mesures telles que la généralisation de la fumure, l'introduction dans les assolements de plantes fourragères améliorantes, ou la multiplication des *Acacia albida*, ont été expérimentées dans certains postes d'encadrement agricole, et devraient être vulgarisées au cours des années à venir. Mais elles supposent des remises en cause des systèmes agraires traditionnels, et sont particulièrement délicates à mettre en œuvre.

LES CULTURES COMMERCIALES : COTON, RIZ ET ARACHIDE

Le coton

Lorsqu'en 1951 la CFDT (Compagnie Française pour le Développement des Fibres Textiles) s'implantait au Nord du Cameroun pour y développer la production du coton, celui-ci faisait déjà depuis longtemps l'objet d'une culture traditionnelle, sous forme de plante pérenne, tant en plaine qu'en montagne ; on l'utilisait pour fabriquer des tissus (le « godon », pièce rectangulaire, ou la « gabak », étroite bandelette) sur des métiers rudimentaires (1). A deux reprises, en 1913 et en 1926, les colonisateurs avaient tenté d'en moderniser et intensifier la culture, mais avaient échoué.

L'installation de la CFDT, dotée de puissants moyens et forte d'une expérience acquise au Tchad, devait par contre être suivie de résultats rapides et spectaculaires. Très vite les vieux cotonniers furent éliminés (il n'en subsiste plus aujourd'hui que dans quelques secteurs reculés de la montagne), remplacés par des variétés annuelles (Allen) d'abord introduites du Tchad puis sélectionnées sur place. Une infrastructure s'est progressivement mise en place : des silos pour stocker les récoltes et les semences ont été construits, des pistes se sont ouvertes. Le coton est acheté par les agents de la CFDT sur un réseau très dense de marchés (environ 500 dans la région qui nous occupe). Le prix, en 1972, est de 30 ou 28 F le kg suivant qu'il est trié ou non. Il est ensuite porté par camion dans les usines d'égrenage qui se sont créées successivement à Kaélé, Maroua, Garoua, Kourgui (près de Mora) et Guider (auxquelles il faut ajouter celles de Touboro, au sud de la Bénoué).

(1) Cet artisanat reste très actif de nos jours, mais il utilise maintenant le nouveau coton.

Les principales productions

L'essor de la production se lit sur les graphiques ci-contre(1). En 1968-69, dernière année normale connue (1969-70 ayant été exceptionnellement favorable, et les 3 années suivantes très mauvaises du fait de la sécheresse), le coton-grains acheté sur les marchés dépassait 68 000 tonnes. Les exportations de coton se montaient en 1969 à une valeur de 2 897 millions de F CFA, représentant 4,9 % des exportations camerounaises. En moins de 20 années, le coton s'est placé au 4^e rang des produits d'exportation du pays et a pris de loin la première place dans l'économie commerciale du Nord-Cameroun (fig. 62).

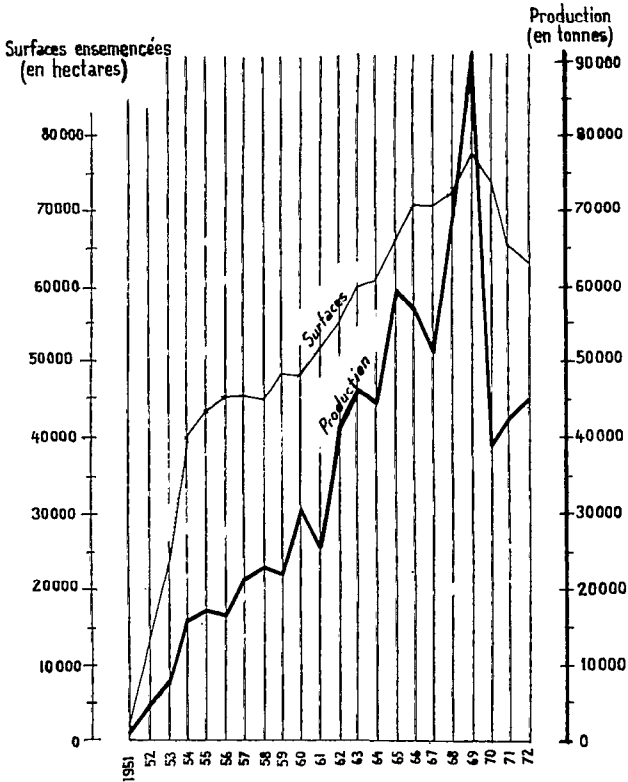


Fig. 62 *Évolution des surfaces ensencées et de la production de coton*

Au cours de ces deux décennies (et si l'on ne tient pas compte des 3 dernières années), les surfaces cultivées ont progressé par une succession de bonds et de paliers. L'augmentation de la production est également forte, mais plus irrégulière. Ceci tient à la diversité des rendements moyens annuels qui se situent entre 310 et 844 kg à l'hectare. On touche là à un des problèmes de la culture du

(1) Ils concernent l'ensemble du Nord-Cameroun, mais la région étudiée ici produit plus de 90% de la récolte, et constitue donc l'essentiel de la zone cotonnière. Statistiques et documentation nous ont été communiqués par les responsables locaux de la CFDT, que nous remercions vivement.

coton au Cameroun ; plus des trois quarts des tonnages récoltés viennent du nord du 10^e parallèle, c'est-à-dire d'une zone de pluviosité marginale, où les irrégularités climatiques, notamment une arrivée tardive des pluies en juin ou leur arrêt précoce en septembre, se traduisent aussitôt par des baisses de production. D'où le tracé en dents de scie de la courbe des rendements. Cependant, on remarque une nette tendance d'ensemble à la hausse ; calculé sur dix ans, le rendement moyen annuel est de 385 kg/hectare de 1951 à 1960, et de 578 kg/hectare de 1961 à 1970. Cette augmentation est le résultat des efforts pour améliorer les semences et les techniques agricoles. L'effondrement de la production pour les campagnes 1970, 1971 et 1972 provient de la chute des rendements, due à la sécheresse exceptionnelle qui a sévi sur l'Afrique à cette latitude.

LA CULTURE DU COTON ET SON INSERTION DANS LE SYSTÈME DE PRODUCTION

Culture moderne implantée dans la masse paysanne, le succès du coton repose sur une intense et patiente action de la part de la CFDT qui, grâce à un encadrement serré (du « boy-coton » de chaque village au chef de secteur supervisant plusieurs cantons), et appuyée par l'Administration, a peu à peu réussi à persuader la majorité des agriculteurs des zones cotonnières à en cultiver. La Sodecoton, qui a pris la suite de la CFDT, suit une politique analogue.

L'effort de la Sodecoton porte d'abord sur l'extension des superficies cultivées. Dans ce but se conjuguent l'action des moniteurs au début de la saison des pluies, la propagande, les primes attribuées aux responsables locaux. Il vise d'autre part à améliorer les rendements. Une station de l'IRCT (Institut de Recherches du Coton et des Textiles exotiques) installée à Maroua recherche les techniques culturales les mieux adaptées aux conditions locales, techniques qui sont ensuite vulgarisées en milieu paysan.

La date des semis, l'espacement des plants suivant les types de sol, les conditions de buttage et des sarclages ont été ainsi déterminées. Un système permanent de sélection sur place a permis de créer une variété de cotonnier donnant une bonne productivité, un rendement usine amélioré, une fibre longue ; les semences sont distribuées chaque année aux planteurs. La lutte contre les chenilles qui s'attaquent aux capsules et causent d'importants dégâts, fait également l'objet de techniques qui ont été mises au point et diffusées : mesures d'ordre prophylactique (semis précoces et groupés, arrachages et incinération des cotonniers après la récolte), et traitements insecticides (mélange de DTT et d'endrine pulvérisé à plusieurs reprises dans les champs). L'utilisation d'engrais minéraux ou de tourteaux de coton est conseillée, afin de lutter contre l'épuisement des sols. Pour faciliter les traitements et la régularité de l'espacement des pieds, les planteurs sont invités à effectuer leurs semis en ligne. Ceux-ci en outre rendent possible le passage de la charrue dans les champs pour le buttage et les sarclages, et les agents de la Sodecoton s'efforcent, parallèlement à ceux de l'agriculture, de développer la culture attelée.

Toutes ces directives impliquent de profonds changements par rapport aux méthodes culturales traditionnelles ; mais elles sont peu à peu acceptées.

La mise au point et l'adoption par les masses paysannes des techniques les mieux adaptées ne sont cependant qu'un aspect, important certes, mais secondaire, de la culture du coton. Le problème majeur reste celui de son insertion dans les systèmes agricoles. La production du coton repose en effet essentiellement sur deux facteurs : le travail paysan d'une part, le capital « sol » d'autre part. Comment et jusqu'à quel point ces deux facteurs peuvent-ils être mis à contribution sans nuire à l'équilibre général, et en particulier sans réduire exagérément la production vivrière ?

Les principales productions

Sur le plan travail, la culture du cotonnier impose une somme d'efforts importante. En culture manuelle, qui reste largement majoritaire au Nord du Cameroun, il a été calculé qu'un hectare de coton requerrait environ 100 journées de travail. Sur ce total, une cinquantaine de journées correspondant à la récolte et à l'arrachage des cotonniers se situent après la période d'intense activité agricole. En revanche, les travaux pour la préparation, les semis et l'entretien des champs, qui représentent également une cinquantaine de journées prennent place au début et au cœur de la saison pluvieuse et entrent directement en concurrence avec ceux que nécessitent les autres cultures sous pluies. Les mois de juin et juillet, sous cette latitude, sont presque toujours une période de plein emploi, et par suite, toutes choses égales d'ailleurs, les heures consacrées au coton à cette époque sont soustraites aux autres plantes.

Face à ce problème, plusieurs solutions ont été adoptées, séparément ou conjointement, grâce auxquelles le coton a pu prendre son ampleur actuelle. Tout d'abord, la culture attelée : pratiquée d'abord sur les champs de coton, puis parfois également sur ceux de mil et d'arachide, elle augmente le potentiel de travail du paysan. En 1960, un tiers environ des surfaces de coton avaient été labourées à la charrue. En second lieu, l'utilisation de manœuvres agricoles ; le phénomène joue pleinement et prend tout son intérêt à proximité des régions sans coton qui constituent des réservoirs de main-d'œuvre disponible. C'est le cas des plaines des arrondissements de Mora et de Mokolo où des contingents très importants de montagnards descendent s'embaucher dès le mois de juillet, ou même pendant toute la saison des pluies. Enfin, troisième solution, le développement du moukswari : il permet de réduire les superficies consacrées au mil de saison des pluies et libère d'autant les paysans à cette époque. Le succès du coton au nord du 10^e parallèle tient pour une bonne part à la présence de nombreux karé qui ont été, nous l'avons vu, presque totalement mis en culture au cours de ces 20 dernières années.

L'obstacle constitué par le manque de temps peut ainsi être tourné, ou du moins être abaissé, par des transformations du système agricole. Plus complexe et plus ardu à résoudre est le problème du manque de terre.

Le cotonnier, comparé au sorgho, est une plante relativement exigeante. Sur les sols médiocres, mal structurés, très sableux, ou par trop pauvres en matière organique et en réserves minérales, les rendements sont si bas qu'il ne peut être cultivé. Il prospère sur les alluvions récentes généralement fertiles bordant les mayo qui sont cultivés en permanence et où est pratiquée en principe une rotation régulière coton-sorgho de saison des pluies. Il réussit également sur divers types de sols formés soit sur les alluvions lacustres ou fluviales plus anciennes, soit sur la roche-mère, sols généralement moins riches que les précédents, mais qui peuvent donner de bonnes récoltes à condition d'être mis en repos à intervalles réguliers. Il est parfois cultivé sur des vertisols lorsque leur teneur en argile n'est pas excessive ou qu'une topographie en pente faible assure un certain drainage ; il alterne alors avec le mil de saison sèche.

En résumé, le coton peut réussir sur une gamme de sols assez étendue, mais se cantonne néanmoins sur les meilleures terres, celles où le mil donne lui-même ses belles récoltes. Celui-ci n'en a pas été éliminé, puisque le principe est admis d'une rotation coton-sorgho, favorable au maintien de la fertilité. La Sodecoton s'efforce de faire respecter cette alternance en instituant fréquemment dans les villages un dispositif de soles, cultivées successivement en coton (dont les champs regroupés sont ainsi plus faciles à surveiller) puis en sorgho, ou laissées en jachère.

Mais à mesure que les planteurs, poussés par leur désir de gagner de l'argent et stimulés par la Sodecoton, augmentent leurs surfaces de coton, le maintien de la rotation et d'un temps de jachère suffisant devient plus difficile. Dès maintenant,

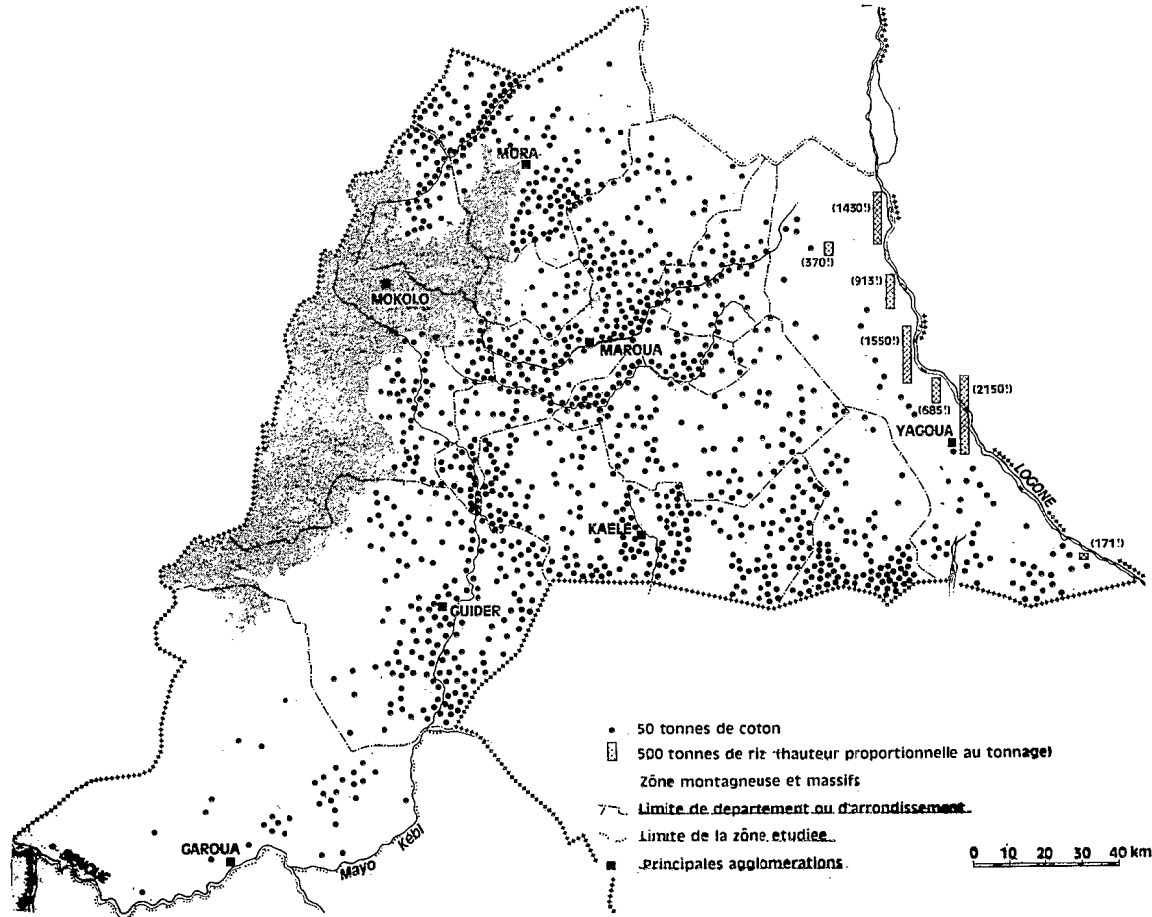


Fig. 63 Coton, riz, production 1968 (coton) et 1969 (riz)

Les principales productions

dans les zones à forte densité, ou lorsque les terres propices au coton sont rares, on peut voir le coton se succéder à lui-même plusieurs années de suite sur les bonnes terres et la jachère se réduire dangereusement sur les sols de moindre qualité. Les études de villages présentées précédemment illustrent cette tendance.

Une telle évolution présente deux risques. Tout d'abord, celui de diminuer de façon excessive la production de mil de saison des pluies. Nous avons noté plus haut qu'à plusieurs reprises au cours de ces dernières années, lorsque les conditions météorologiques avaient été mauvaises, des problèmes de soudure s'étaient posés.

Le deuxième danger, plus grave, est celui de la dégradation des sols. Des études pédologiques ont mis en évidence l'épuisement qui apparaissait après plusieurs années de culture de coton, et déjà dans certains secteurs de Kaélé et de Yagoua, des baisses importantes de rendement ont été notées. Si le phénomène se produit surtout actuellement sur les terres légères, le problème se pose, à long terme, sur la totalité des sols soumis à une culture continue sans apports fertilisants.

Les rendements relativement élevés obtenus jusqu'en 1969, dans l'ensemble du pays sont dus à la bonne qualité de ses sols. Leur augmentation, constatée au cours de ces vingt années, vient de l'amélioration des techniques. Ces deux faits ne doivent pas masquer le risque d'une dilapidation du capital foncier encouru si le problème de la reconstitution des sols n'est pas résolu.

La Sodecoton oriente à l'heure actuelle ses efforts dans ce sens, mais sans avoir encore pu mettre au point une politique réellement efficace. L'engrais préconisé est un mélange de phosphate et de sulfate d'ammoniaque ; jusqu'en 1970 il était vendu aux planteurs au prix de 1 400 F par hectare pour une valeur de 3 000 F, la différence étant financée par le Fonds Européen de Développement ; la suppression de cette subvention a provoqué une régression des surfaces fumées qui sont passées de 36 000 à 24 500 hectares. Fait plus grave, les résultats procurés par ces engrais sont, de l'avis de la Sodecoton, loin d'être toujours probants. Il semble d'une part qu'il soit souvent mal utilisé, étant répandu trop tard pour être efficace : un effort d'éducation reste à faire dans ce domaine ; d'autre part, qu'il ne convienne pas à tous les types de sols. Mais c'est dans le contexte global de l'intensification de l'agriculture, déjà évoqué à propos de la culture du mil, et en liaison étroite avec celle-ci, que la question doit être étudiée.

Le problème reste donc posé. Tant qu'il ne sera pas résolu, les rotations et les jachères devraient être obligatoirement maintenues si l'on ne veut pas hypothéquer l'avenir par une dégradation irréversible des sols.

LA RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DU COTON

Le cotonnier réclame des terres propices à sa culture et des travailleurs. Qualité des sols et présence humaine sont donc les deux facteurs déterminants de sa localisation.

La carte de la production (fig. 63) établie d'après les tonnages achetés sur chaque marché en 1968-1969 révèle une distribution géographique très irrégulière. La majeure partie de la récolte vient de l'espace couvrant le Diamaré et une partie des arrondissements limitrophes (Mora, Mokolo, Guider et Doukoula), qui constitue la zone cotonnière par excellence du Nord du Cameroun. Le coton est totalement absent des montagnes du Mandara où les arènes des pentes et les sols peu évolués des plateaux n'autorisent pas sa culture. Il se raréfie dans le Mayo-Danay, disparaissant même complètement le long du Logone, car les sols sont ou trop sableux ou trop inondés. Au sud, dans l'arrondissement de Garoua, c'est surtout la faiblesse du peuplement qui est responsable de la diminution de la production.

Dans le détail de la localisation, on retrouve constamment le rôle des deux facteurs, fertilité des sols et densité humaine, qui jouent d'ailleurs souvent

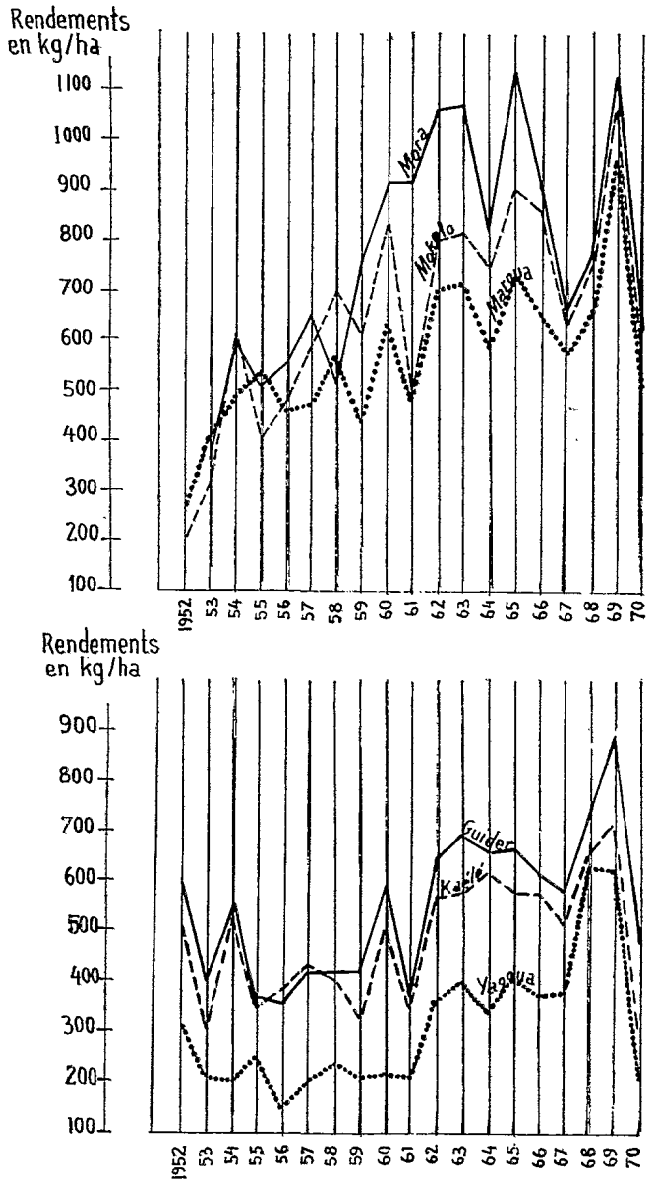


Fig. 64 Évolution des rendements en coton par arrondissement

Les principales productions

conjointement, les secteurs les plus fertiles étant généralement, en plaine, les mieux peuplés. Des secteurs de forte production apparaissent sur les alluvions récentes de certains mayos (Ngéchéwé, Tsanaga, Boula, Louti) qui sont en même temps les lieux d'implantation de nombreux villages. Inversement, très basse ou nulle est la production des secteurs peu ou pas peuplés du fait de la pauvreté de leurs sols, comme le nord du Diamaré ou le « désert de Torok » à l'est de Kaélé. C'est essentiellement au facteur densité qu'il faut imputer les forts tonnages récoltés au nord du pays toupouri, bien peuplé malgré des sols assez médiocres, et au contraire leur faible importance dans la zone peu habitée qui prend en écharpe l'arrondissement de Mindif, ancien no man's land entre pays foulbé et pays païens.

D'autres éléments entrent également en ligne de compte. Les groupes humains en présence montrent plus ou moins d'aptitude à accepter les nouvelles techniques imposées par la culture du coton. Ainsi les Moundang, réputés pour leur modernisme, les ont adoptées beaucoup plus rapidement que des populations plus conservatrices comme les Toupouri, ou davantage axées sur l'élevage comme les Foulbé du canton de Kalfou. Cependant, au fil des ans, les effets dus à ces différences de comportement tendent à s'estomper. De fortes densités locales sont parfois responsables d'un certain plafonnement de la production et ce phénomène, qui a encore peu joué, prendra de plus en plus d'importance à mesure que s'élève la quantité produite par habitant. Il faut enfin mentionner le rôle, décisif et loin d'être uniforme, tenu par les responsables locaux : agents de la Sodecoton, chefs de poste agricole ou autorités administratives.

RENDEMENTS ET PRODUCTION PAR HABITANT

Deux cartes établies par canton ou groupe de cantons représentant le rapport de la production, d'une part aux surfaces cultivées, d'autre part au nombre d'habitants, mettent en relief deux autres aspects de la diversité géographique de la culture du coton au Nord du Cameroun (1).

Les rendements varient beaucoup, nous l'avons vu, d'une année à l'autre, mais également d'une région à l'autre. Si l'on compare les rendements obtenus depuis 1952 par arrondissements (fig. 64), on remarque de nettes différences, et un ordre qui reste à peu près le même chaque année. Au premier rang s'inscrit Mora, qui dépasse à plusieurs reprises 1 000 kg/ha, et fréquemment 800 kg/ha ; c'est cependant ici que les irrégularités annuelles sont le plus marquées, ce qu'explique la situation septentrionale de l'arrondissement. Légèrement inférieurs, mais plus réguliers, les rendements de l'arrondissement de Mokolo oscillent de 1962 à 1968 autour de 800 kg/ha, viennent ensuite ceux de Maroua et de Guider, puis de Kaélé, et enfin, nettement au-dessous des précédents, les rendements du Mayo-Danay qui se situent depuis 1962 près du chiffre de 400 kg/ha.

La carte par cantons des rendements de 1968 donne des indications plus précises. On y observe de grands écarts par rapport à la moyenne générale de 671 kg/ha obtenue cette année-là au Cameroun. La partie nord des Monts Mandara est largement ceinturée par une zone produisant plus de 800 kg/ha. On trouve également des taches de hauts rendements entre Maroua et Bogo, au nord-est de Kaélé et sur quelques cantons à l'est des arrondissements de Guider et de Garoua. Au contraire se signalent par leur faiblesse (moins de 600 kg/ha), outre le département du Mayo-Danay déjà mentionné (à l'exception de son extrémité méridionale), certains secteurs de piedmont des arrondissements de Méri et de

(1) Ces deux rapports ont un caractère approximatif, car des planteurs peuvent aller vendre leur récolte sur des marchés n'appartenant pas à leur canton.

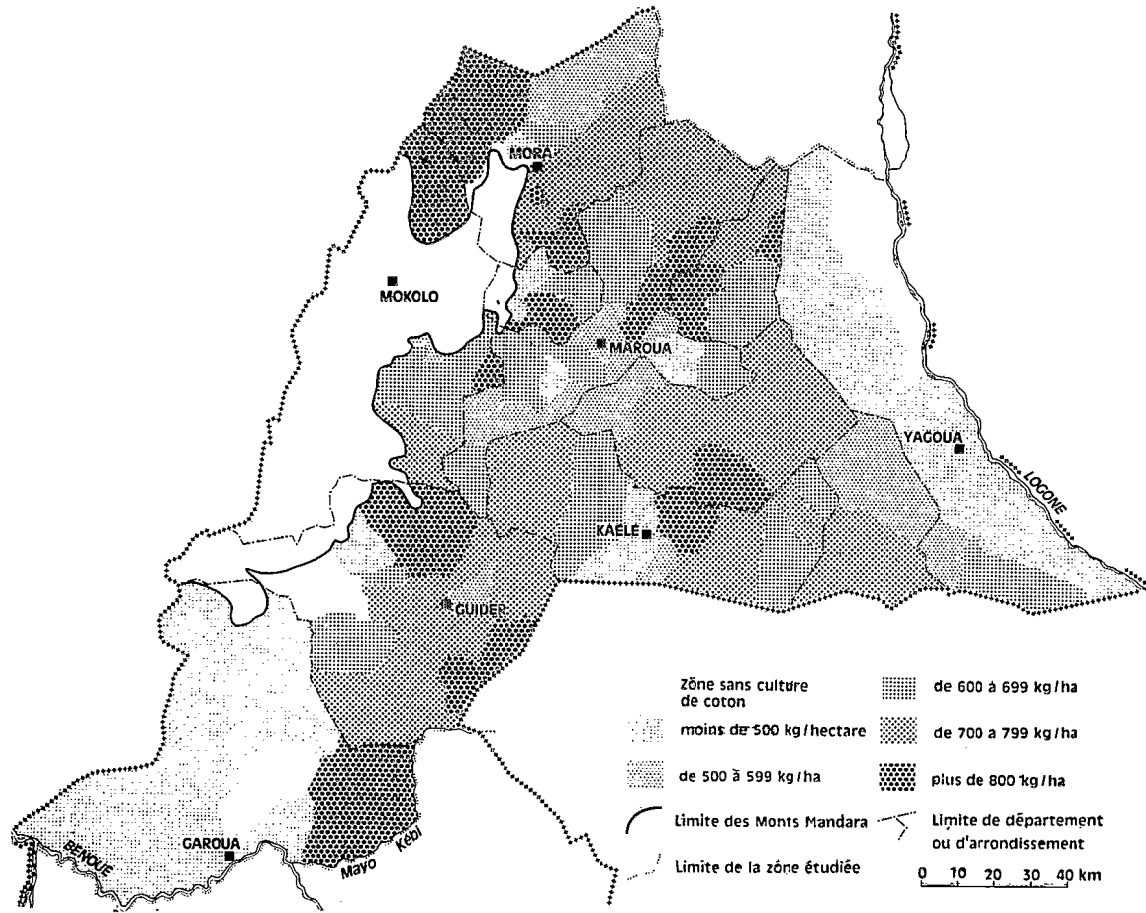


Fig. 65 Rendements coton (1968)

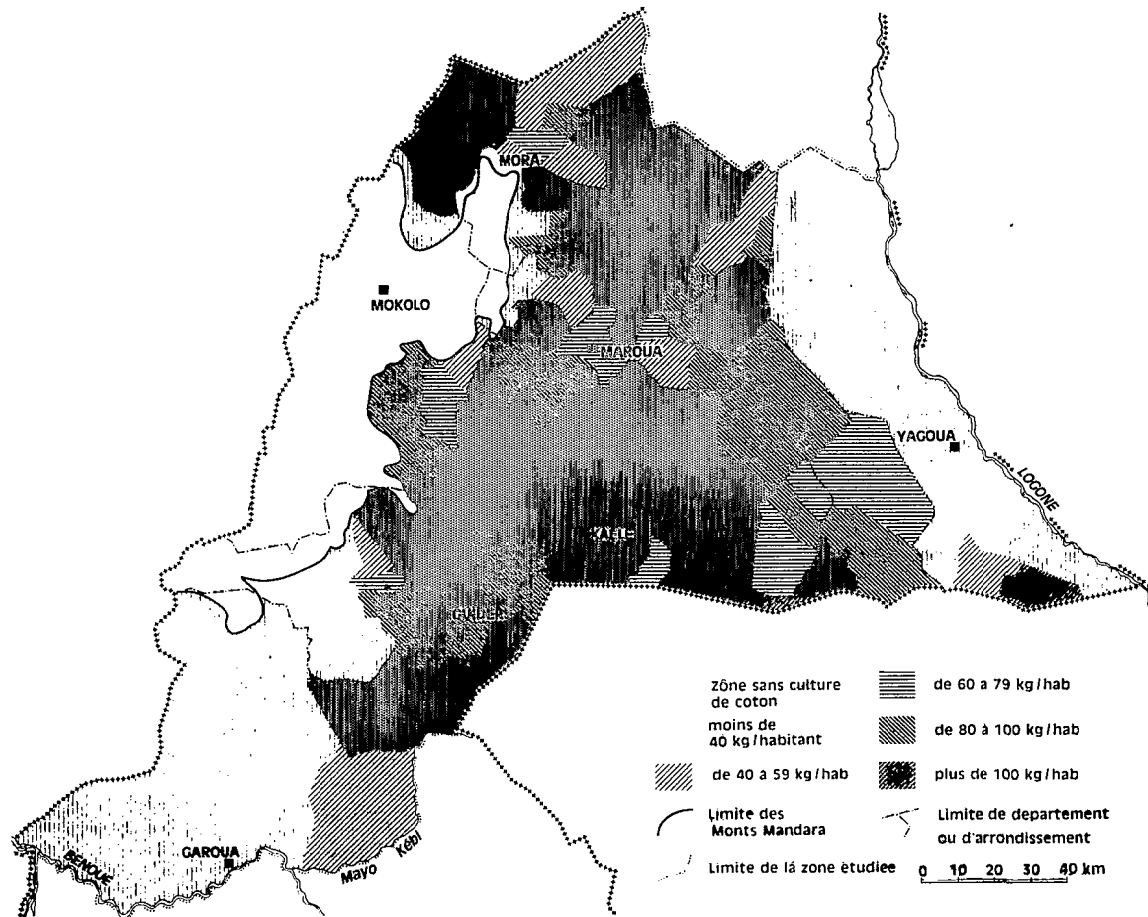


Fig. 66 Production de coton par habitant

Guider, l'ouest de l'arrondissement de Garoua, et deux zones situées au sud-ouest de Maroua et autour de Kaélé ; dans ces deux derniers cas, il s'agit de cantons très peuplés, et il est probable que l'on enregistre les effets d'une certaine surexploitation des terres à coton (fig. 65).

La carte suivante (fig. 66) exprime, toujours pour 1968, le rapport coton/habitants. Suivant les cantons, il passe de quelques kilos à plus de 150 kg/hab.

Dans l'ensemble, et comme on pouvait logiquement s'y attendre, il est en corrélation très nette avec l'importance des rendements ; ainsi est-il élevé (plus de 100 kg/hab.) dans la plus grande partie de l'arrondissement de Mora, et au contraire faible dans le Mayo-Danay, sauf sur sa partie sud.

On observe cependant en plusieurs points des discordances entre les deux indices. C'est le cas des cantons en partie montagneux de Koza et de l'arrondissement de Mora qui fournissent d'excellentes récoltes, mais dont une forte partie de la population habite en montagne et ne cultive pas de coton. Inversement, on trouve une forte production par tête pour ces secteurs proches de Maroua et Kaélé qui se caractérisaient par la médiocrité de leurs rendements ; ceci confirmerait l'hypothèse d'une surexploitation de leurs sols.

On est donc en présence d'une grande diversité de situations qui réclament des actions nuancées et adaptées à chacune d'elles. Dans certains secteurs, la culture du coton peut encore être développée en favorisant le peuplement ou en intensifiant la production par habitant ; ailleurs il convient au contraire de stopper l'accroissement des surfaces et de porter essentiellement l'effort sur le maintien de la fertilité des sols.

**

Le succès de la culture du coton au Nord du Cameroun est indiscutable. Il est dû à une convergence d'atouts favorables : densités de population élevées sans être excessives, sols propices, possibilité de pratiquer le mil de saison sèche.

Son intérêt pour le pays n'est pas moins évident. Le coton apporte des devises à l'État et des ressources monétaires aux paysans (1). Il joue un rôle moteur pour le développement agricole de la région du Nord qu'il a fait émerger d'une économie de subsistance, et il a contribué à instaurer des techniques nouvelles comme la culture attelée. Il est largement responsable, comme on l'a montré plus haut, des migrations de population grâce auxquelles ont été atténués les déséquilibres du peuplement hérités de l'histoire.

Ce sont précisément ces avantages qui incitent à considérer aujourd'hui comme prioritaire la nécessité d'assurer à la nouvelle culture un succès durable en plaçant le problème de la conservation des sols au premier rang des préoccupations.

Le riz

Dans le Mayo-Danay de vastes « yaéré », dépressions inondées chaque année, situées le long du Logone à l'ouest du bourrelet de berge sur lequel sont installés les villages, constituent des milieux naturels propices à la culture du riz. Pour en développer la production, une station rizicole était créée en 1950 à Pouss, au nord du département, et transférée trois ans plus tard près de Yagoua. Elle était remplacée en 1954 par le SEMRY (Secteur Expérimental de Modernisation de la

(1) Il faut toutefois noter que le prix du coton payé au planteur est resté sensiblement le même depuis 20 ans, alors que ceux du mil et des diverses marchandises qu'il doit se procurer n'ont cessé de croître. Peu à peu, sa culture perd de son intérêt tandis que celle du mil devient plus rémunératrice.

Les principales productions

Riziculture de Yagoua) qui allait donner une forte impulsion à la culture, grâce à une infrastructure adaptée et à l'aide apportée aux paysans à partir de postes d'encadrement établis le long du Logone.

Une grande ligne a été construite sur 50 km en bordure du Logone, de Yagoua à Bigué-Palam, prolongée au nord jusqu'à Pouss par une digue plus petite. Un système de vannes primaires et secondaires permet de contrôler et de régler la mise à eau des rizières à partir du 15 août, de façon à y assurer une circulation d'eau lente et constante. Elles sont morcelées en damiers de 100 mètres sur 300 séparés par les levées de terre, et sont parcourues par un réseau de canaux. Ces damiers se subdivisent à leur tour en « piquets » d'un demi-hectare (50 sur 100 mètres) répartis entre les exploitants : chacun d'eux en cultive généralement un, parfois deux ou trois si sa famille est nombreuse.

A côté de ces rizières aménagées, il existe des rizières dites « sauvages », inondées naturellement ; elles sont nombreuses dans la région de Pouss et occupent les secteurs de production périphériques situés au sud et à l'ouest du département.

Les semailles ont lieu en juin, les récoltes à partir d'octobre. La SEMRY effectue les labours au tracteur moyennant une redevance de 3 000 F par hectare payée au moment de la récolte. Elle distribue chaque année les semences, des variétés à cycle plus ou moins long étant choisies suivant les secteurs. Elle achète les récoltes et les traite dans la rizerie installée à Yagoua.

En 1969, les superficies cultivées étaient de l'ordre de 5 500 hectares et la production s'élevait à 7 519 tonnes de paddy (dont 338 tonnes provenant du département du Logone-et-Chari) (1). La majeure partie de la production (fig. 63) vient des rizières situées le long du Logone à partir de Yagoua. On trouve également de petites zones rizicoles au sud de Yagoua dans le Bec de Canard, et plus à l'ouest, dans les régions de Doukoula, Moulvouday et Guirvidig.

Un projet d'aménagement beaucoup plus poussé est actuellement en voie de réalisation. Il vise à l'amélioration des rizières actuelles et à la création de 3 000 hectares de rizières nouvelles. Un contrôle absolu des eaux doit être obtenu grâce à une horizontalité parfaite des casiers et à des stations de pompage. Les rendements seront ainsi plus élevés et plus réguliers, et surtout, il serait possible d'obtenir deux récoltes dans l'année, dont une pendant la saison sèche. On envisage d'autre part la création de rizières plus sommairement aménagées dans les secteurs de Guirvidig, de Moulvouday et de Doukoula.

Ces transformations doivent augmenter considérablement une production particulièrement bénéfique pour le pays. La riziculture permet la mise en valeur de zones pratiquement inutilisées et apporte des revenus à des populations autrefois très axées sur la pêche. Sur le plan national, elle contribue à l'équilibre alimentaire du pays ; le riz, dans sa quasi-totalité, est en effet envoyé dans les villes, notamment dans celles du sud du Cameroun, pour la consommation des citadins.

L'arachide

L'arachide est connue depuis longtemps au Nord du Cameroun. Elle était cultivée par les femmes qui l'utilisaient pour améliorer la sauce accompagnant la boule de mil.

Avant l'introduction du coton, elle était apparue à l'Administration coloniale comme la culture d'exportation la mieux adaptée à la région et elle avait presque partout été rendue obligatoire. L'arachide rampante locale avait été remplacée par

(1) Les statistiques détaillées nous ont été communiquées par la SEMRY.

Travaux agricoles



31. Dès le début des pluies, le paysan se remet au travail des champs (piémont Moky). (Cliché J. BOUTRAIS).



32. Le premier sarclage du mil sur les terrasses (Mafa). (Cliché J. BOUTRAIS).

Les principales productions

une variété plus productive et plus riche en matières grasses sélectionnée à la station agricole de Guétalé. Malgré les réticences paysannes dues au bas prix d'achat, et sans doute aussi au fait qu'il s'agissait traditionnellement d'une culture féminine, la production s'était bien développée ; elle donnait lieu à un commerce de traite aux mains d'entreprises européennes qui l'achetaient en saison sèche sur des marchés spéciaux aux prix fixés par l'Administration, et l'exportaient en Europe.

Le développement du coton devait la faire fortement régresser. Moins rémunératrice que le coton, elle lui cédait la place partout où celui-ci pouvait être cultivé.

L'arachide est une plante peu exigeante se contentant de sols médiocres, en particulier des terrains sableux qui permettent de l'arracher facilement et qui en revanche ne conviennent pas au cotonnier. Une spécialisation entre les deux cultures s'est donc établie en fonction de la nature des sols. Aujourd'hui la géographie de l'arachide est devenue, grosso modo, l'envers de celle du coton. Les deux principales régions arachidières sont d'une part les monts Mandara et leurs bordures, dont les arènes de pente, les sols légers des plateaux ou ceux formés sur les colluvions grossières de piémont constituent des milieux propices. D'autre part une zone située au sud-est du Diamaré (arrondissement de Moulvouday, nord du pays Toupouri) qui comprend essentiellement des sols ferrugineux tropicaux formés sur des matériaux sableux, dunaires et interdunaires, sur lesquels l'arachide alterne avec le mil.

Au niveau des terroirs villageois, on retrouve fréquemment cette spécialisation, les terres à texture fine étant réservées au coton tandis que les secteurs sableux sont laissés à l'arachide.

A l'inverse du coton, l'arachide ne réclame pas de soins ni de techniques spécialisées, et s'est intégrée aux systèmes de culture traditionnels sans difficulté et sans nécessiter de directives extérieures. Spontanément, les agriculteurs ont adopté la rotation mil-arachide, qu'ils font suivre d'une jachère plus ou moins longue suivant les surfaces dont ils disposent.

La commercialisation est aujourd'hui entre les mains d'entreprises locales généralement de gros commerçants foulbé de Maroua et de Garoua, qui utilisent un réseau dense d'intermédiaires et d'acheteurs. L'arachide n'est plus exclusivement une culture de traite. Une partie de la production sert à alimenter un commerce régional, nombre de planteurs de coton étant devenus acheteurs, une autre est vendue pour être consommée au sud du Cameroun. A la campagne arachidière officielle de saison sèche essentiellement affectée à l'exportation, fait suite maintenant une campagne officieuse de saison des pluies, surtout destinée au Sud du Cameroun.

L'ouverture du marché national est un élément très positif pour la culture de l'arachide. Il contrebalance dans une certaine mesure les effets néfastes de la baisse des cours internationaux. En outre il permet l'étalement des ventes pendant toute l'année, étalement très utile pour des populations qui appartiennent pour la plupart à des régions relativement déshéritées, et qui ont souvent besoin de rentrées monétaires à l'époque de la soudure.